

Rien qu'une simple constatation

« L'art, en donnant du prix aux sensations, offre aux hommes leur seule chance de réaliser la vie. »

Pierre Drieu La Rochelle

« Entrez ! » Rien ne se passa.

– Entrez, que diable ! tambourina Vaslov Hirek sur son bureau.

Stéphanie entra délicatement, en tournant la poignée avec le geste le plus subtil possible.

– Ah, c'est vous Stéphanie... Comment est notre calendrier ?

– Nous devons visiter la galerie de Bonnerave, rencontrer le délégué du Ministre pour organiser le vernissage de l'exposition Tomashi et Madame Pizard passe à 18h.

– Madame qui ?!

Stéphanie tremblotait, son dossier serrer contre son buste.

– Ah ! Elle veut que je regarde sa croûte, c'est ça ?

Elle ne répondit rien. Il se leva.

Vaslov Hirek avait toujours été un petit homme mince, très lent et très vieux. D'une constitution fragile, il marchait avec une canne. Cela faisait 65 ans qu'il regardait des œuvres d'art. Critique est un métier esthétiquement éreintant, il incombe au commentateur de justifier ses analyses et ainsi d'émousser la sensation par un exercice de décortication calculant. A l'instar d'un amateur, un professionnel se doit de maîtriser une bibliothèque de références exhaustives afin d'appuyer son choix sur des comparaisons concrètes. A cet égard Hirek était sans doute le deuxième meilleur critique de Paris, ce qui représente quelque chose pour un immigré slovaque. Stéphanie était son assistante depuis trois ans. Diplômée en Histoire de l'Art, elle faisait partie d'une caste de privilégiés qui peut se targuer de trouver une profession au sortir de telles études. La jeune femme n'était pas dégourdie, la tête toujours légèrement dans la lune mais sa bonne humeur et ses qualités physiques rattrapaient ces défauts mineurs. Vaslov appréciait beaucoup la compagnie de Stéphanie car elle le traitait comme une petite fille s'occupe de son grand-père ; béate d'admiration pour l'auguste critique, il ne pouvait que l'apprécier. « Allons à cette foutue galerie Bonnerave admirer des toiles de seconde zone » lança-t-il tout en se redressant. Il avait mal aux genoux, chaque mouvement était une épreuve mais à la manière de ces vieux messieurs que la douleur n'atteint plus, il n'émit aucun râle.

Stéphanie commanda un taxi, l'endroit se situait à côté du Pont-Neuf. Monsieur Hirek marchait très péniblement et prendre le métro lui était devenu quasiment impossible avec les années. Pour un homme seul de son acabit, aussi respecté soit-il par le peuple de Paris, vivre le grand âge sans la compagnie d'un vigoureuse demoiselle aurait été impossible. Il est bon de préciser qu'aucune sorte de romance d'aucune sorte ne pouvait prendre place entre ces deux êtres, tout d'abord Valsov était beaucoup trop vieux pour avoir ce qui s'apparenterait à une libido mais surtout Stéphanie n'éprouvait aucune attirance pour lui, à la rigueur une admiration platonique.

Une fois dans le vestibule de la galerie Bonnerave, le vieux critique se précipita vers le buffet. Il prit une coupe de champagne ainsi que poignée de blinis au foie-gras. Il regarda Stéphanie pour lui avouer : « La meilleure partie dans ce métier, après cinquante ans d'exercice, ça reste le buffet ». Il prit une grande lampée de Ruinart. « En plus, y'a toujours des jolies filles bien apprêtées qui font mine de s'intéresser à l'art ». Il se fourra un toast avec des œufs de lump dans le museau. « Elles sont plus belles que la vaste majorité des toiles, à bien y réfléchir ». Il médita ces paroles, l'espace d'un instant puis s'approcha des œuvres exposées tout en sirotant son mousseux. Une dame d'une cinquantaine d'années lui brassait les oreilles de détails techniques auxquels Valsov ne se donnait même pas la peine de répondre. Il regardait avec attention chacune des peintures en ne disant absolument aucune parole. Une fois le tour de la pièce achevée, il admira la moue amusée de Stéphanie : « Vous êtes bien plus belles que ces horreurs, ma chère ». Il ramassa une flute de pétillant. « Partons, il n'y a rien à dire sur cet artiste, il est mauvais comme tout. » La quinquagénaire dénommée Bonnerave le suivit pour le convaincre d'écrire un papier sur son peintre américain. « Vous pouvez vous broser, j'ai déjà fait le déplacement ». Stéphanie héla un taxi et ils repartirent. « Prenons la direction du Ministère ».

– Le délégué du Ministre veut vous confier le pilotage d'un fond pour soutenir les artistes français. Il aimerait que vous regardiez la qualité de ce qui est produit.

– Oh bon sang, ils veulent encore dépenser du fric dans des trucs inutiles pour des gribouilleurs médiocres... Il va falloir prendre un gros chèque, ma belle.

Stéphanie aimait bien qu'il lui fasse ces petites remarques. Il n'y avait aucun risque qu'il aille plus loin ; à partir d'un certain âge, on ne tente plus rien. Elle se contentait de sourire à ces paroles et Valsov prenait un petit plaisir à lui faire ce genre de compliment. En arrivant 182 Rue Saint-Honoré dans le 1^{er} arrondissement, ils montèrent dans un bureau richement décoré, dont le mobilier moderne contrastait fortement avec les murs recouverts d'ornements de feuilles d'or. Le chef de cabinet de Rachida Dati l'attendait pour lui présenter le projet. Il déroula une présentation PowerPoint. Sur son bureau, une statuette de Malraux imposait sa majesté sur la

doctrine des affaires culturelles. « Mon cher Valsov Harek, j'aimerais que vous pilotiez cette task-force qui doit remettre la France au centre de la production d'art pictural. Depuis la fin de la guerre, les Américains nous dépassent en tout et nous souhaitons reprendre la main. Qu'en dites-vous ? Vous serez doté d'un budget conséquent et d'un pouvoir d'action absolument total. Il va falloir me dénicher les peintres les plus talentueux de l'Hexagone et l'État se chargera de les mettre en valeur via ses structures médiatiques. Vous marchez ? »

– Parlons-nous des zozos que je vois dans les galeries ? Ils sont nuls et archinuls ! Ces types ne valent rien, le talent a quitté la France comme on quitte une femme de peu de valeur. La nation de Monet et Fragonard n'est plus qu'une hallucination de la bourgeoisie nourrie à l'argent public et vous voulez que je me fasse le garant de vos subventions. Quel comble !

– Au contraire, mon cher ! C'est l'occasion pour vous de mettre en avant des gens dont vous estimez la production. Si vous pensez que la production actuelle est médiocre, rien ne vous empêche de nous faire changer de cap.

– Cher Marland, je vais voir. Il me faut avouer que je crains de mettre ma main dans un nid de guêpes. Après un certain nombre d'années dans le métier, on développe une méfiance vis-à-vis de l'État et ses capacités à comprendre l'esthétisme des choses de l'art.

Vaslov et Stéphanie quittèrent le ministère avec la lenteur qu'autorisait le corps vieux du slovaque. En remontant dans le taxi, il avoua à Stéphanie : « Ma grande, il peut toujours se brosser avec son fond à la noix. Je ne suis pas là pour revitaliser les arts français. Je serais sans doute mort dans moins de cinq ans, tout cela ne m'intéresse plus... »

– Mais... Ce n'est pas une formidable opportunité ?

– Vous êtes encore jeunes et naïves. Attendez deux dizaines d'années et vous constaterez que rien ne change jamais. Tout va toujours de l'épouvantable à l'encore pire. Surtout pour ce qui concerne l'art.

Elle ne crut pas pertinent d'ajouter quelque chose à cette affirmation, lorsqu'il était bougon, mieux valait ne rien dire. Elle changea de sujet. « Notre prochaine étape consiste à visiter les dernières œuvres de Tomashi exposées au Palais de Tokyo ».

– Oh ! Le Palais de Tokyo ! Rien que ça. Voilà qui promet !

Il étouffa un rire gras.

Une fois sur le parvis, Vaslov s'alluma un cigarillo. Stéphanie ne supportait pas ces affreux Café-Crème, il empuantait l'air et donnait à son patron une haleine épouvantable. « Vous savez Stéphanie. Dans ces expositions, je n'aime plus que le buffet, c'est la dernière chose de bon goût. On boit souvent de très bons champagnes, des bourgognes de premier plan, et des petits-

fours de foie gras, de saumon ou des verrines de risotto. Toutes ces choses-là sont encore bonnes mais ces fichues peintures, elles ne valent plus un kopeck. »

– Vous avez perdu la flamme, monsieur Harek. Lorsque, j’ai rejoint votre cabinet, vous étiez encore fougueux et enthousiaste.

– Vous êtes avec moi depuis trois ans, c’est ça ? A bien y réfléchir, je n’ai pas vu une toile digne de ce nom depuis une bonne dizaine d’années. Je crois que je me résigne.

Il écrasa son cigarillo. « Entrons ! ».

L’intérieur très sobre de l’édifice donnait toujours le bourdon à Vaslov. Il n’aimait pas ces intérieurs des années 30, surtout que cette architecture d’avant-guerre annonçait le brutalisme qui allait suivre et tout cela le rendait ronchon en éveillant ses souvenirs du bloc de l’est. Il posa sa vieille main sur l’épaule de Stéphanie : « Bon. On avise le buffet, je vais regarder une poignée de choses, je discutaille avec le conservateur et on y va. Souvenez-vous que je dois être à 18h chez moi pour y évaluer une croûte ».

Il fit son petit tour, à la façon d’une vieille dame qui va nourrir les canards près de la fontaine Médicis. Chaque toile proposait des couleurs très vive dans lequel le clair-obscur faisait ressortir les teintes plus sombres. Il y avait tantôt des mélanges de turquoise ternie par des violents coups de pinceaux sombres, de gris, de noir ou d’anthracite. Sa ronde effectuée, il se positionna proche des victuailles et engloutit très rapidement plusieurs mignardises, qu’il jugea délicieuse. Il dit à Stéphanie : « Ce n’est pas très bon, mais moins mauvais que dans mon souvenir. Le problème principal est toujours le même, ces choses ne représentent rien de particulier, ce sont des enveloppes dont seules les couleurs est le moteur ». La jeune femme ne comprit pas tout à fait cette analyse. Elle devait être trop ésotérique pour son esprit encore en maturation esthétique. Il ajouta que la nourriture proposée était de très bonne facture et que les bulles de champagne offraient une finesse à la boisson qu’il trouvait tout à fait appréciable. « Je vais écrire un papier sur cette expo, pas pour en dire du mal mais pas pour en dire du bien non plus. Je vais tenter de camoufler mon sentiment réel, le conservateur m’est sympathique ». Son assistante comprit, sans même qu’il le formule, que le temps d’appeler le taxi pour rentrer venait déjà. Vaslov entreprit de faire quelques commodités d’au revoir aux personnes qu’il appréciait et gagna le taxi attendant sur le parvis du Palais. « Ces artistes japonais sont moins relativistes que les occidentaux dans l’ensemble, c’est sans doute la dernière chose qui me donne envie de les admirer ne serait-ce qu’une petite heure ».

– Vous m’aviez dit de les surveiller donc je fais bien attention à ne pas filtrer les invitations qui nous parviennent.

– Vous faites bien, ma jolie. Êtes-vous bien certain que l'œuvre que va nous montrer cette dame en vaut la peine ? J'aimerais bien me prélasser après cette longue journée.

– Je ne peux pas du tout vous le garantir, nous ne la connaissons ni d'Eve, ni d'Adam. C'était un coup de fil entrant.

– Bon... Espérons.

Stéphanie constata que Vaslov commençait à s'endormir. Il était vrai que pour un homme de son âge, une telle somme de déplacement représentait une quantité de travail harassante.

Une fois dans son cabinet, il s'installa à son bureau pour mettre ses affaires en ordre, puis entama la lecture de l'édition quotidienne du Figaro. Aujourd'hui, le quotidien conservateur offrait à ses abonnés un dossier entier à propos du *wokisme* ambiant dans le monde de l'art pictural et sculptural. Selon eux, les élites déconnectées des besoins réelles de la plèbe n'avaient plus les capacités pour comprendre les attentes du public, un virus du besoin de choquer la plèbe gangrénaient leurs cerveaux. Vaslov trouva cet article particulièrement idiot, son avis se faisait sans doute autant par esprit de contradiction que par une incompréhension esthétique profonde du journaliste qui n'avait pas de doctrine précise sur l'appréciation de l'art et il lâcha son mot favori pour qualifier ces gens : « Misomuse ».

Stéphanie vint le déranger. « Madame Pizard vient d'arriver ».

– Ah très bien, faites là donc rentrer.

Une dame à la coiffure grisonnante et la taille maigre vint prendre place sur la chaise Restauration en face de son bureau. Elle portait sous son bras un cadre enveloppés dans du papier bulle dont Vaslov devina aisément qu'il s'agissait la fameuse peinture à expertiser. Il fut étonné de comprendre que cette personne n'était pas une bourgeoise contrairement à la coutume. « Très bien, dites-moi, où-avez-vous trouvé cette peinture ? ».

– C'est un leg de famille. Mon père vient de mourir et il l'avait suspendue au-dessus de son fauteuil fétiche dans le salon. Il aimait à nous dire qu'il s'agissait d'une pièce extraordinaire, d'une immense valeur.

A chaque fois que Vaslov avait entendu ce genre de choses, l'œuvre en question était une croûte tout à fait anecdotique dont la valeur sentimentale aux yeux du propriétaire lui donnait l'illusion de posséder une toile de maître. « Pouvez-vous enlever délicatement la protection. Surtout ne l'abîmez pas ! ». Il se tut un instant, se sachant mal compris. « Je parle bien du papier-bulle, car vous allez devoir le réemballer pour repartir avec ».

La femme commença à délicatement décoller les morceaux de scotch autour du cadre, celui-ci était allongé face contre le bureau tandis qu'elle performait cette opération. Vaslov ne pouvait pas apercevoir son contenu. Cela lui était égal pour le moment. Lorsqu'elle retourna l'œuvre

dévoilée, il eut un choc similaire à celui de ses jeunes années devant les plus belles pièces des musées d'Europe. Le tableau représentait une petite mare autour de laquelle des enfants jouaient sous la surveillance attentive d'une mère à la peau blanche comme le calcaire. Le visage de cette femme était à la fois attentif à sa garde mais très distraire par ce qui semblait être un chagrin d'amour. Il ne reconnut pas le peintre en question. Selon la griffe apposée en bas à droite, il s'agissait d'un certain Jacques Lalande. Il émit un « Oh ! Elle est admirable ! ». Il prit délicatement l'objet dans ses mains et répéta doucement : « Admirable, oui... ». Il se leva et alla chercher un bottin référençant les artistes dans sa bibliothèque pour aller à la lettre L. En regagnant son bureau, il posa à nouveau ses yeux sur cette scène de vie. Après une minute d'admiration béate, il finit par conclure son expertise avec l'affirmation. « Cette toile ne vaut rien pécuniairement parlant. Comprenez-donc, le marché de l'art ne tient plus rigueur des impératifs de beauté pour évaluer ce genre de choses. En revanche, je peux vous dire que cette toile est très réussie, l'artiste saisit très bien l'ambiguïté de ce moment et le restitue avec brio. En tout cas, moi j'aime beaucoup ! ». Sa cliente semblait à la fois ravie et très déçue. « Vous comprenez, j'aimerais bien en tirer un peu d'argent. Nous sommes un peu en difficulté en ce moment sur le plan des finances ».

– Ça, je le comprends parfaitement. Si vous voulez mon avis, vous devriez la conserver et attendre que ce monsieur passe l'arme à gauche. Il est apparemment âgé de plus de 90 ans, cela ne devrait pas tarder.

– Connaissez-vous un acheteur pour l'acquérir ? Même contre une somme mesquine. Je ne peux pas trop attendre.

Il posa le bottin sur une pile de livre composée d'un Pléiade de Tocqueville et d'une intégrale de Bernanos aux Éditions Bouquins nommée *Le Scandale de la Vérité*. « Écoutez, si vous désirez vraiment vous en débarrasser, je vais vous l'acheter, j'ai une idée derrière la tête. » Il se leva doucement pour aller chercher une petite boîte en fer, il y rangeait son argent liquide. Il prit cinq billets de cent euros. « Voilà, je vous en propose cinq cents. Ça doit représenter dix fois plus que sa valeur réelle. »

– Merci, merci ! Mille fois merci ! Je vous dois tant.

– C'est moi qui vous remercie. Vous venez de poser la première pierre d'un édifice que je ne voulais pas construire.

Elle rangea délicatement les billets dans son portefeuille Channel au cuir fané et sortit avec précipitation du bureau de Vaslov ; comme si celui-ci pouvait rétracter son offre à tout moment. Le critique lui emboïta le pas et alla chercher Stéphanie qui écrivait des choses sur son MacBook Air. « Ma petite Stéphanie, merci d'avoir pris cette expertise. Je viens d'acheter le

tableau pour ma collection personnelle, nous allons l'accrocher dans mon bureau, tout à fait au-dessus de la pendule Louis XV ».

– C'est bien la première fois que je vous vois faire un truc pareil ! Cette toile doit être vraiment bonne.

– Elle l'est presque autant que vous, ce qui n'est pas peu dire, affirma-t-il avec un sourire coquin qui, pour une fois, la troubla.

Il marqua une pause en la voyant faire une mimique désapprobatrice. « Ne vous braquez, ce n'est qu'une boutade. »

– Je vous crois...

– Vous savez bien que j'ai passé l'âge de tout cela depuis longtemps, en revanche, je vous prierai d'appeler le chef de cabinet de madame Dati. J'ai le premier peintre à subventionner avec son fond d'argent publique. Quitte à utiliser les impôts de nos concitoyens autant le faire pour des choses nobles.

– Et comment s'appelle-t-il ?

– Jacques Lalande. C'est un vieux normand grabataire. Il est peut-être déjà mort à l'heure où nous parlons.

– Je note tout cela.

Ses doigts agiles tapaient avec une vitesse phénoménale. Cette capacité des jeunes impressionnait beaucoup Vaslov et il se rappela que son assistante possédait de nombreuses compétences qu'il était loin de maîtriser. « Tout cela me met en appétit, allons-nous envoyer un gueuleton chez Frédo. En votre compagnie, j'aurais l'honneur de passer pour un de ses vieux séducteurs qui s'entourent de belles plantes, même à l'orée de leur existence ».

– Vous êtes bien taquin aujourd'hui, s'amusa-t-elle.

– C'est le bonheur de l'art, il suffit d'une bonne œuvre pour réaliser l'ampleur de notre entreprise. Pouvez-vous aller chercher mon manteau dans le bureau ? Je vous en serais très redevable.

En visitant la pièce pour trouver la veste de Vaslov, elle aperçut la toile encore posé sur la table de travail du critique et l'admira durant deux longues minutes. Elle ne savait plus ni comment, ni où mais elle avait déjà vu cette représentation, une intime conviction de déjà la connaître l'habitait. Stéphanie se rappela alors une célèbre phrase de Vaslov : « Si vous avez l'intime conviction de déjà connaître une œuvre alors que ce n'est pas le cas, il s'agit simplement de l'universalité du beau agissant sur votre conscience, n'en soyez pas effrayé, cette sensation ne se présente qu'une seule fois ». Elle saisit le manteau et pensa que le vieux maître n'avait pas perdu son coup d'œil, bien au contraire.